

table d'écarté, il commença d'abord à jouer négligemment des sommes légères, sans y attacher d'importance. Bientôt quelques gains allumèrent son sang, et des pertes l'allumèrent encore bien plus. Alors, son imagination se troubla, sa raison se perdit; il doubla, il tripla, il quadrupla son enjeu, et finit par risquer des sommes considérables qu'il empruntait à ses amis, et qui disparaissaient devant lui comme dans un gouffre. Enfin, après quatre heures de fièvre et presque de délire, il se leva, pâle, le cœur palpitant, désespéré, et ne sachant point comment il parviendrait à satisfaire ses créanciers et à sortir du piège fatal dans lequel il s'était engagé.

On l'a vu, il pensa d'abord à sa mère; mais ses pensées et ses espérances se dirigèrent bientôt vers Emile, et il lui écrivit la lettre que l'on a lue tout à l'heure.

En recevant cette lettre, Emile se sentit effrayé et plein de consternation. Georges joueur, Georges! dont il connaissait la tête ardente et dans le caractère duquel ses dernières lettres montraient un penchant si vil à la dissipation!... Quelles inquiétudes pour l'avenir de ce jeune homme doit inspirer une première faute si grave! Pauvre Georges! pauvre Georges!... mais il fallait d'abord songer à le sauver, à lui éviter le scandale dont le menaçaient ses débiteurs, à le soustraire au courroux d'un père plein de sévérité et dont les emportements aigraient Georges plus qu'ils ne le corrigeraient. Aussi, sans hésiter un moment, Emile se rendit chez le notaire où se trouvait déposée sa petite fortune, qui consistait dans un legs dont je vous ai déjà parlé: il en reçut deux billets de banque de mille francs qu'il envoya à Georges en y joignant quelques mots seulement:

#### LETTRE D'EMILE A GEORGES.

Voici, Georges, ce que tu me demandes; je te l'envoie sans ajouter aucune réflexion. Tu souffres trop et tu t'adresses à toi-même de trop cruels reproches pour que je ne cherche pas à te consoler. Adieu. Encore quelques jours et tu serais ici; je pourrai donc t'embrasser.

EMILE.

En effet, six jours après le départ de cette lettre, Emile Dorvilliers attendait au bureau des messageries l'arrivée de la diligence qui devait amener Georges.

Enfin, le bruit de cette voiture se fit entendre au loin; elle entra dans la cour, et lorsqu'elle s'arrêta un jeune homme avait déjà salué Emile du geste et du sourire; un jeune homme

s'était élancé du coupé pour venir, plus vite, étreindre Emile dans ses bras, Emile qui lui rendait ses caresses avec effusion.

Emile s'était bien promis de ne parler à Georges ni de la terrible lettre que ce dernier lui avait écrite naguère, ni de la haute grave dont cette lettre contenait l'aveu. C'était un sujet trop pénible pour qu'il le rappelât au souvenir du cher coupable et pour qu'il ne cherchât point au contraire à l'éloigner de sa mémoire. Jugez donc de la surprise du bon jeune homme quand Georges, tirant de sa poche deux billets de banque, les remit à son camarade de collège.

—Ce sont les mêmes que tu m'as envoyés, mon ami. Dans le doute et l'attente où j'étais que tu puisses me rendre le service que je te demandais, j'ai joué de nouveau: cette fois, la chance m'a été favorable; mes pertes de la veille se sont trouvées récompensées, et de reste.

Il disait cela d'un air si dégagé, il parlait du jeu comme d'une chose si naturelle qu'Emile ne put s'empêcher de frémir. Georges remarqua l'émotion du bon jeune homme et sourit; ce sourire lit encore plus de mal à Emile, devant lequel apparaissait lugubre et malheureuse la destinée que se préparait son ami.

—Georges, je vais t'en faire l'aveu, lorsque j'ai reçu ta lettre, cette lettre où, disais-tu, il s'agissait pour toi de la vie ou de la mort, j'ai moins souffert, je me suis senti moins ému de douleur et de crainte qu'à cette heure où je te vois plaisanter d'un vice qui peut devenir bientôt une passion fatale et incurable. Au nom du ciel, au nom de notre amitié, Georges, ne joue plus!

—Ta sollicitude pour moi s'alarme trop vite, mon ami; pour avoir joué deux fois et pour avoir éprouvé d'une façon un peu trop vive les émotions et les chances du jeu, je ne suis point un joueur; pas plus que je ne serais un ivrogne pour m'être enivré deux fois.

—Mais quels raisonnements me fais-tu donc là, mon Dieu? Où as-tu puisé les idées que tu viens de m'exprimer?

—Dans le monde, mon ami, qui ne juge point beaucoup de choses du point de vue un peu naïf où nous les examinons au collège. La différence qui existe maintenant entre nous deux, c'est que tu as conservé tous tes préjugés, tandis que l'on m'a dépouillé des miens.

—On t'a rendu là, tu en conviendras, un triste service, puisque les conséquences de tes nouvelles doctrines te plaçaient entre la honte et le désespoir, entre l'indignation de ton père et le suicide.

Georges ne répondit point à ces paroles d'Emile et détourna la conversation, en lui parlant de Paris et de l'École Polytechnique où il allait entrer.

—Je voudrais bien, dit-il, pouvoir éviter les journées d'ennui et de travail qu'il va me falloir subir dans cet établissement. Je te l'ai écrit bien des fois, je me suis senti prêt de proposer à mon père de laisser là les mathématiques et l'épée pour le droit et la toge. Mon cher Emile, que la vie réelle est différente de ce que nous la supposons au collège!

—Différente, Georges! Je ne sais quelles personnes dangereuses ont pu laisser ton jugement par des paradoxes dont bientôt, avec plus de calme, tu reconnaitras la fausseté; mais, en vérité, tu es sous l'influence d'une singulière et triste fascination. Quoi! quelques semaines passées hors du collège ont-elles pu te convaincre que le jeu était une chose honorable, et qu'il fallait compter pour rien l'honneur de sa famille, l'estime de son père et le respect et le bonheur de sa mère? Le désespoir que tu as éprouvé quand tu t'es vu accablé de dettes n'était-il donc pas réel? As-tu tellement oublié les souffrances qu'elles te causaient pour en parler avec l'égroté et t'y exposer de nouveau? Non, Georges, il ne faut point chercher à t'affranchir des deux années de retraite et de travail que te vaudra l'École Polytechnique. Non, mon ami; loin de m'en affliger, je m'en réjouis pour toi; car elles te tiendront à l'écart des périls que tu n'as point encore assez de force et de raison pour blâmer.

—Comme te voilà devenu sermonneur et rigide!

—Hélas! mon ami, ce sont les idées que tu partageais jadis avec moi, et qui te semblaient alors justes et simples, que tu accuses aujourd'hui de rigidité. Mais laissons là cet entretien qui te déplaît, et livrons-nous à la joie de nous revoir, sans jeter des regards de regrets vers le passé et d'inquiétude vers l'avenir.

Disant cela ils arrivèrent à la maison d'Emile, où madame Dorvilliers et ses filles s'empressèrent d'accueillir cordialement et de leur mieux l'ami dont les entretenait si fréquemment celui qu'elles chérissaient avec tant de tendresse.

Il n'y avait rien d'élégant et de somptueux chez madame Dorvilliers; mais en entrant dans son intérieur on ne pouvait s'empêcher d'admirer une extrême propreté qui faisait valoir les meubles les plus modestes et semblait en doubler la valeur. De longs rideaux blancs, de cette blancheur dont les Flamandes ne confient pas le soin à des étrangères, mais qu'elles se font gloire de donner elle-même à leur